

L'ARCHE *Editeur*

**Harald MUELLER**

Epave

Traduit par  
Dieter WELKE

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

E P A V E  
(Strandgut)

de

Harald Mueller

traduction et adaptation : Dieter Welke

SCENE I

RUTH : *Vas-y Karl, s'il te plaît.*

*Manuela!*

*Vas-y Karl encore une fois.*

KARL : *Non, Ruth.*

RUTH : *S'il te plaît essaie, s'il te plaît.*

KARL : *Ça n'a aucun sens.*

RUTH : *Karl, notre enfant.*

KARL : *Je ne peux pas.*

RUTH : *Karl s'il te plaît, notre fille, s'il te plaît Manuela.*

KARL : *Impossible de passer le ressac.*

RUTH : *On peut la voir encore ?*

KARL : *Non.*

RUTH : *Dis-moi qu'on peut la voir ?*

KARL : *Non.*

RUTH : *Dieu*

KARL : *On n'a jamais de chance. Nous.*

RUTH : *Mais le bois, Karl, le bois.*

KARL : *Quoi le bois.*

RUTH : *Tout autour, tout ce bois.*

KARL : *Quoi !*

RUTH : *Tout ce bois qui flotte là-bas. Des lattes, des planches, des poutres. Elle est sûrement accrochée quelque part.*

KARL : *Il n'y a pas de bois, là-bas, Ruth.*

RUTH : *Mais si partout.*

KARL : *La môme est bien trop faible pour ça.*

RUTH : *Faible ? Celle-là ? Bien au contraire. Manu a des forces extraordinaires. Ce n'est vraiment pas normal pour ses huit ans. Elle a monté sa trottinette jusqu'en haut de l'escalier. Cette trottinette lourde. Jusqu'en haut. Toute seule. Jusqu'en haut. Jusqu'au quatrième étage.*

- KARL : Ruth, prends un cachet.
- RUTH : Jusqu'en haut, Karl, jusqu'en haut.
- KARL : Ruth, écoute-moi Ruth.
- RUTH : Karl, elle l'a montée jusqu'en haut de l'escalier. Ce grand escalier. De ses propres mains. Jusqu'en haut. Cette trottinette vraiment lourde. Huit ans à peine, elle avait. Cette trottinette vraiment lourde à pédale. Et lourde, et à pédale. Jusqu'au sixième étage.
- KARL : Une marche après l'autre. Prends.
- RUTH : Non.
- KARL : Prends Ruth.
- RUTH : Et ce grand escalier. De ses propres mains. Et lourde, Karl, et lourde, et à pédale.
- KARL : Prends, Ruth, Prends.
- RUTH : Non. Non.
- KARL : Ruth
- RUTH : Non.
- KARL : Mollo!! Lentement.
- RUTH : Lentement ? Celle-là. Au contraire. Comme une folle. Elle a couru comme une folle. Avec ce machin vraiment lourd. Cette trottinette. Si lourde, et à pédale. Jusqu' au huitième étage. Elle était si heureuse. Karl, essoufflée, Karl. Et elle riait, Karl. Ce qu'elle riait!
- KARL : Une marche après l'autre. Ruth.
- RUTH : Tu me casses tout, Karl.
- KARL : On habite au deuxième étage. Au deuxième Ruth.
- RUTH : Comment peut-on en être aussi bas.
- KARL : La bouche. Ouvre la bouche.
- RUTH : Et elle riait. Et elle était tellement contente.

## SCENE 2

- RUTH : Karli ?
- KARL : Oui Ruth ?
- RUTH : Combien de cachets ?
- KARL : Quatre.
- RUTH : Quatre ?
- KARFL : Fallait. Tu t'agitais comme une folle.
- RUTH : En tout cas  
Combien de temps ?
- KARL : Trois heures.
- RUTH : Trois heures.  
Il s'est passé quelque chose ?
- KARL : Ça n'a pas arrêté. Une mort comme ça, ça rend populaire.  
Maintenant il fait beau maintenant. Encore quelques nuages.  
Remarque ils sont là depuis ce matin quand on est venu du  
camping par-dessus les dunes.
- RUTH : Arrête. Vous avez trouvé Manuela.
- KARL : Pas encore. Elle s'est noyée. C'est officiel.
- RUTH : Alors pourquoi ils ne l'ont pas encore repêchée ? Hein, Karl,  
Pourquoi ?
- KARL : C'est des incapables. Des nullités totales. Ça se dit "sauveteurs".  
C'est même pas capable de se sauver tout seul.. Ils ont arrêté  
les recherches comme ça. Sans succès soi-disant. Devraient avoir  
des gosses. Ils sauraient ce que c'est. Ils se la coulent douce  
dans leur rafiot. C'est des play-boys ces gars-là. Tu crois qu'ils  
se seraient jetés à l'eau. Tu parles. Pas une seule fois. Le seul  
à s'y mettre c'est moi, j'ai rien contre eux autres dans  
l'hélicoptère là-haut. Eux au moins ils cherchent. Mais ceux  
d'en bas dans leur truc à moteur. Si tu comptes sur eux, c'est  
fini. Ils sont payés pour le faire. J'y ai été moi. J'ai pas eu  
besoin qu'on me le dise.
- RUTH : Karlie
- KARL : Quoi ?
- RUTH : S'il te plaît. Non.

KARL : *Quoi, non ?*

RUTH : *Tiens. Prends-moi dans tes bras.  
Tu trembles.*

KARL : *Trop longtemps dans l'eau. Pour rien en plus. Dans le fond c'est peut-être mieux comme ça.*

RUTH : *Karl.*

KARL : *Quand on pense à quoi elle doit ressembler maintenant. Manu.*

RUTH : *Viens, tu vas attraper la crève.*

KARL : *C'est si important maintenant.*

*Dès que je peux je fais une formation de chef d'atelier. Et là, je lâche les machines. Un chef d'atelier c'est dans la tête que ça se passe.*

*On vient ici pour se détendre. Faire enfin ce qu'on veut. S'offrir de belles vacances. Pour une fois. Profiter de la vie.*

*Et cette mer. Cette foutue mer. Cette mer de merde. De merde de merde de mer. C'est vrai.*

RUTH : *Nous sommes tout seuls. Maintenant. Comme il y a huit ans.*

KARL : *Oui. Comme avant Manu. On l'avait souhaitée. On peut le dire, non. On l'a vraiment attendue.*

RUTH : *Mais Karl.*

KARL : *Oui on l'a attendue. Il y a un moment encore elle creusait dans le sable. Avec sa petite pelle.*

RUTH : *Non avec son petit seau.*

KARL : *Avec son petit seau et sa petite pelle.*

*Une fois ils en ont sorti un. Un garçon de cinq ans. Je l'ai lu dans les journaux. Il s'est enfoncé dans la glace en plein hiver. Il était mort depuis vingt minutes. Ils ont réussi à le réanimer. Ça arrive des fois.*

RUTH : *Karli.*

KARL : *Je te raconte ce que j'ai lu dans les journaux.*

RUTH : *Manu est morte depuis trois heures.  
On ne peut rien faire.*

KARL : *Attendre.*

RUTH : *Attendre.*

- KARL : La marée ramène tout. Les gars du sauvetage me l'ont dit. Ici on ne peut se débarrasser de rien.
- RUTH : Karl.
- KARL : Mais ça peut durer longtemps. Prends un kleenex.
- RUTH : Pourquoi ?
- KARL : Pour les larmes.
- RUTH : Je ne pleure pas.
- KARL : Tu ne pleures pas ?
- RUTH : Non.
- KARL : Ce serait mieux.
- RUTH : Quoi ?
- KARL : Que tu vides tes larmes pour une fois.
- RUTH : Karl, karl, karl, ce n'est pas humain ça. Tu parles, tu parles. Manuela est morte. Tu comprends, morte.
- KARL : Et toi, tu sais à quel point je suis foutu moi ? Muet comme la mort. C'est humain ça ?
- RUTH : S'il te plaît Karl.
- KARL : Faut qu'on se serre les coudes. Surtout maintenant. Après tout le tralala je t'envoie faire une cure.
- RUTH : Quel tralala ?
- KARL : Le transfert du corps, l'enterrement, tout ça.
- RUTH : Non.
- KARL : Tu es contre.
- RUTH : Karl, je suis encore toute abrutie et toi, tu...
- KARL : Trop de cachets.
- RUTH : Non, c'est ce grand malheur.
- KARL : Ce grand malheur.
- RUTH : Tu ne me comprends jamais.
- KARL : On ne peut vraiment rien faire.
- RUTH : Regarder.  
Regarder.



- KARL : Ils cherchent encore là-haut. Ça doit coûter une fortune.
- RUTH : Arrête.
- KARL : Qu'est-ce qu'ils flambent. C'est ce que brûle une 405 en 6 mois.
- RUTH : Arrête, je te dis.
- KARL : Des spécialistes, là-haut.
- RUTH : Non arrête.
- KARL : Une fortune.
- RUTH : Arrête, arrête, arrête je te dis !
- KARL : Tu ne serais pas un peu zinzin toi ? Qu'est-ce que ça signifie ?  
Je demande ce que ça signifie, Ruth.  
Qu'on vienne me dire si ça signifie quelque chose.
- RUTH : Tu ne comprends pas vite, Karli, comme d'habitude.  
Manu est morte. Ma fille Manu. Tu comprends.  
Morte. Morte. Morte. Morte.

## SCENE 3

- KARL : Toujours rien.
- RUTH : Rien.
- KARL : C'est toi. C'est toi avec ta manie de lui tondre la tête.
- RUTH : Ça lui allait beaucoup mieux, Karl.
- KARL : C'est pour ça qu'on ne peut pas la voir. Un corps ça flotte sous l'eau. Il y a juste la tête...
- RUTH : Karl !  
Oui ça lui allait beaucoup mieux. Et puis ça fortifie les cheveux. C'est scientifique ça. Plus tu coupes les cheveux d'un enfant, plus tu stimules leur croissance. Ils deviennent plus forts et plus beaux. Ceux à qui on les a coupés dès le berceau, on les reconnaît plus tard dans la rue. Ils ont des cheveux longs, épais, forts, et qui ne cassent pas, et qui brillent comme de la soie, qui brillent comme de la soie, oui. Qui ne cassent pas et qui brillent comme de la soie. Et les chances augmentent. Surtout pour nous les femmes. Les cheveux c'est spécial, ça vous fait tourner la tête à vous. Seule maman ne le savait pas. Sinon elle me les aurait coupés aussi. Tout courts. Jusqu'à la racine. Dès le berceau. Comme ça moi aussi j'aurais eu de la chance.

- KARL : Merci.
- RUTH : Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- KARL : Mais si, mais si. Il faut la dire la vérité. Toute la vérité.
- KARL : Tu sais combien de gens sont venus ici ?  
Devine.
- RUTH : Qu'est-ce que j'en sais.
- KARL : Tu peux deviner.
- RUTH : Une vingtaine.
- KARL : Une vingtaine ? Soixante-dix au moins. Peut-être même cent.
- RUTH : Vraiment ?
- KARL : Un vrai bordel, tout ça pour nous.
- RUTH : Je m'en serais bien passée, moi. Arrête.
- KARL : Quoi ?
- RUTH : Arrête de farfouiller le sable. Laisse-le où il est.
- KARL : Fixer bêtement la mer ça rend fou. Elle arrivera quand elle arrivera.
- RUTH : Laisse le sable où il est.
- KARL : Mais dis-moi pourquoi ?
- RUTH : Parce que je suis soignée pour les nerfs.
- KARL : Voilà. Je suis un vrai trésor, non ?
- RUTH : Il était comment le gars de la presse ?
- KARL : Très gentil. Je t'ai même prise en photo pour lui.
- RUTH : Quel journal ?
- KARL : Journal local.
- RUTH : Ah bon.
- KARL : On est allé à la caravane aussi.
- RUTH : Pourquoi ?
- KARL : Prendre une photo du petit lit.
- RUTH : Karl, comment tu as pu faire ça ?

KARL : Il m'a donné ses jumelles.

RUTH : Ce n'était même pas rangé.

KARL : Pour changer.

RUTH : Je n'ai que deux mains.

KARL : Deux mains gauches.

RUTH : Une nuit je me suis réveillée. J'ai regardé Manu dans son petit lit. Sa petite tête blonde, ses petites mains. Tranquille, couchée là, à côté de moi.

Karl, elle avait quelque chose de... pas comme les autres.

KARL : Oui. Bon.

RUTH : Tu ne crois pas ?

KARL : C'est vrai. Elle avait quelque chose de... elle était... gentille.

RUTH : Et intelligente. Très intelligente.

KARL : L'intelligence elle était toute là.

RUTH : La pension de pépé quand on l'a augmentée, elle a tout calculé toute seule dans sa tête. Avec les rappels de janvier.

KARL : Et nous on a misé sur elle. Rien que ses chaussons de danse. Plus de cent marks.

RUTH : Elle avait vraiment du talent. Elle était si douée pour le ballet. Sa tarentelle était sensationnelle. Dieu, mon enfant. Qu'est-ce que tu fabriques avec ses affaires ?

KARL : Je les range.

RUTH : Laisse-les là, s'il te plaît.

KARL : Ne te fais surtout pas d'illusions.

RUTH : Si je dis qu'elles restent là, les affaires de Manu restent là.

KARL : Pourquoi laisser ses affaires dans le sable ? C'est des valeurs tout ça.

RUTH : Tu n'as pas honte ?

Cette enfant n'aurait jamais dû se baigner.

- KARL : Bien sûr que non.  
Enlève-moi ça de ton nez.
- RUTH : Pourquoi ?
- KARL : Parce que - je ne sais pas - ça ne fait pas normal. Maintenant.
- RUTH : Tu trouves.
- KARL : Ça ne fait pas net.
- RUTH : Tu veux me voir demain avec le nez à vif ? J'aimerais bien voir la tête que tu ferais. J'ai la peau très sensible. Quand je pèle, c'est pour l'éternité.  
Tu sais ce que Manu m'a demandé une fois.  
Maman, où est-ce qu'on va quand on est mort ? Dans la terre j'ai dit.  
Mais alors on a du sable dans les yeux. On le sent plus, mon minou.  
Alors je voudrais bien être morte, maman. Parce que tu te disputes toujours avec papa. Alors, s'il te plaît, laisse mon nez tranquille, sinon avec ou sans crème j'ai plus de nez.
- KARL : Ça me dégoûte ce que tu racontes. Juste au moment où nous attendons notre petit minou. Du sable dans les yeux quand on est mort.  
Qu'est-ce que les gosses ne vont pas inventer sur la mort. Ils ne sont pas assez vieux pour ça.  
Enlève-moi ça de ton nez.  
Fais-le.  
Pour Manuela.
- RUTH : Non.
- KARL : Très bien.  
Ne l'enlève pas.
- RUTH : Ah oui, elle n'aurait jamais dû se baigner.
- KARL : Sous surveillance, si.
- RUTH : Comment ?
- KARL : Typiquement jumeaux.
- RUTH : Qu'est-ce que tu veux dire, par là ?  
Toi aussi tu as dormi ici ce matin !
- KARL : J'ai dit quelque chose.

- RUTH : Ta tête me suffît.
- KARL : Pas toujours.
- RUTH : Votre biture sans fin, hier soir.
- KARL : Personne ne t'oblige à te saouler avec nous.
- RUTH : Je dois dormir pendant que vous riez et puis je lave les verres.
- KARL : Est-ce que je ne t'ai pas gentiment mis au lit.
- RUTH : Avec beaucoup d'amour. La gosse en était toute retournée au petit déjeuner.
- KARL : Elle était sage pourtant.
- RUTH : Sage ! Alors pourquoi est-elle allée dans l'eau tout de suite.
- KARL : Je ne me laisserai pas mettre ça sur le dos.
- RUTH : Moi non plus.  
Il y a d'autres façons d'aimer, tu sais, mais toi et la tendresse.
- KARL : J'ai beaucoup de tendresse.
- RUTH : Mais ça ne finira donc jamais.
- KARL : Ruth, tout ce que j'ai dit c'est parler des gêmeaux.  
On ne peut rien contre son signe.
- RUTH : Qu'est-ce qu'il t'a demandé le journaliste ?
- KARL : Comment elle était à l'école.
- RUTH : Et qu'est-ce que tu as dit ?
- KARL : La vérité.
- RUTH : Karl, elle a redoublé parce que j'étais en traitement à l'époque.  
Des piqûres, des pillules. Du matin au soir. Toutes ces questions idiotes. Mon boulot qui cafourille. Helga Sikoreit qui me remplace.  
Une débraillée pareille. A une caisse d'épicerie. Et la petite redouble sa classe.
- KARL : Allez, faut pas se laisserteromber. Manu était très bien. Ses drôles de petits poèmes.

Le pépé et la mémé  
 Assis sur le canapé  
 Le pépé lâche un pet  
 La mémé veut l'attraper.  
 Tout ce qu'elle a dit, le type l'a écrit. Chaque mot d'enfant.  
 Pour pas qu'elle passe à la trappe comme ça, Manu. En silence.  
 Il fait beau maintenant.

RUTH : Et j'étais comment quand tu m'as photographiée pour le journaliste ?

KARL : Pourquoi ?

RUTH : Est-ce qu'on verra que je dormais ?

KARL : Et alors ?

RUTH : Toutes les mères vont être scandalisées.

KARL : J'aimerais bien avoir tes problèmes

RUTH : On ferait mieux de s'habiller correctement.

KARL : Ça ne va pas, Ruth ?

RUTH : En noir.

KARL : Le deuil de Manu.

RUTH : Oui.

KARL : Costume noir et souliers vernis ?  
 Je pense que tu as vraiment besoin d'une cure.

RUTH : Comment ça ?

KARL : Sincèrement.

RUTH : Et mon boulot ?

KARL : Personne n'est irremplaçable.

RUTH : Dans la vie personne n'est irremplaçable. Mais à ma caisse. Helga Sikoreit encore avec sa tête pleine de boutons. J'imagine Buschke.

KARL : Il y en a qui ne vive que pour leur chef de rayon.

RUTH : Et d'autres qui se font couper en morceaux pour leur patron.

KARL : Très drôle.

RUTH : Oui très drôle. Et toi, tu as tout fait encore. Arrêté la machine, averti le contremaître, essuyé le sang sur le banc. Et ce n'est qu'après que tu es tombé dans les pommes. Conforme au règlement. Très drôle.

KARL : Les autres avaient tout fait pareil.

- RUTH : Non, ils auraient arraché le câble.
- KARL : Autrement dit, ils auraient tout pété. Combien tu penses que ça coûte une machine comme ça. Quinze ans que je suis dans cette usine, comme un dingue.
- RUTH : Et après ?
- KARL : Et j'aurais tout foutu en l'air ?
- RUTH : Mais tu aurais gardé tes doigts.
- KARL : On s'habitue à tout.
- RUTH : Malheureusement.
- KARL : Toi aussi quand il t'a manqué cinquante marks dans ta caisse tu n'as pas pu dormir pendant deux nuits.
- RUTH : Cinquante marks c'est cinquante marks.  
Pourquoi me torturer toujours ?  
Je t'ai posé une question
- KARL : Elle est stupide ta question.  
Tu sais, Ruth, il y a des gens qui rendent heureux, qui ont quelque chose qui rend heureux. On dirait qu'ils rayonnent.
- RUTH : Vraiment ?
- KARL : Elſchen Weber, par exemple. Elle apporte tout à Weber. Il est heureux. Avec Elſchen on se sent bien. Moi aussi. Pourtant elle a quitté l'école à quatorze ans tu sais.
- RUTH : Et alors ?
- KARL : Rien.
- RUTH : Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
- KARL : Simplement que tu ne fais pas partie de cette race-là. Tu fais plutôt partie de ceux qui gâchent tout. Des maussades, de ceux qui ne rayonnent jamais. Tu sais ceux qui te foutent une déprime noire, noire, noire. Et ça même si tu as passé le secondaire Ruth.  
Ruth ?  
Qu'est-ce qu'il y a ?  
Dis quelque chose ?  
Tu es muette ? Tu as avalé ta langue ?  
Parle, dis quelque chose, maintenant.  
Sinon tu vas avoir une crise.

(KARL) Je connais ça, moi.  
 Tu n'y peux rien. Même si c'est pas beau.  
 C'est la vraie vérité que je dis.  
 Je veux juste te ramener sur terre.  
 Tu es trop souvent dans les nuages.  
 Ouvre la bouche. Allez Ruth.  
 Dis quelque chose. Ruth ! Dis quelque chose.

(il la bat)

RUTH : Ah ! les sales bêtes, les sales bêtes.

KARL : Quoi ?

RUTH : Les maudits, les maudits oiseaux.

KARL : Mais Ruth

RUTH : Des oiseaux de mort.

KARL : Les mouettes des oiseaux de mort.

RUTH : Regarde-les comme elles foncent vers l'eau. Elles arrachent les yeux des morts.

KARL : Pas les mouettes.

RUTH : Mais si les mouettes.

KARL : Ruth.

RUTH : Les mouettes c'est comme les vautours quand elles sont affamées. De vrais oiseaux de mort. Je te jure. Ne te laisse pas tromper par la couleur. Elles se cachent dans leur couleur. Leur allure de colombe, c'est une sale ruse.

Foutez le camp ! Sales bêtes ! Foutez le camp !

Touchée, Karl, je l'ai touchée.

KARL : Elles t'ont presque arraché les yeux.

RUTH : Presque. Sous l'aile. Je l'ai touchée. Sous l'aile, là où elles sont le plus sensibles. Les sales bêtes. Sales bêtes.

KARL : Manuela. Minou. La merde. Merde.



## SCENE 4

- KARL : La mort ça change tout.
- RUTH : Pourquoi ?
- KARL : Du point de vue du psychique. Quand tu es passé par là, la vie n'est plus comme avant.  
A partir d'aujourd'hui pour moi il n'y a plus que les valeurs intérieures qui comptent.  
Dès qu'on rentre j'achète un vélo. Plus question de bagnole.  
Weber va me traiter de fou. Laisse le dire : plus de télé non plus.  
Quelque chose à grignoter. Un peu de vin.
- RUTH : Un peu de musique quand Manu est au lit.
- KARL : Pourquoi pas
- RUTH : Espèce de...
- KARL : Pas besoin d'y penser tout le temps. Tu y penses tout le temps toi ?
- RUTH : Oui.
- KARL : J'espère qu'il ne se prépare rien là-haut. Une seule goutte et je m'en vais.
- RUTH : Pas moi.  
Qu'est-ce que tu calcules là ?
- KARL : Tu penses toujours à ta caisse.
- RUTH : Pourquoi ?
- KARL : Le climat ici. La mer, le vent, c'est idéal pour tes nerfs.
- RUTH : Tu crois ?
- KARL : Mais oui. Mieux que n'importe quelle cure.
- RUTH : Je me suis faite à l'idée maintenant.
- KARL : Ca me fait plaisir, Ruth.
- RUTH : Et je vais dire à Buschke que je suis surmenée.
- KARL : Et après, trois semaines de repos.
- RUTH : Et pour une fois tu t'occuperas de tes affaires et de la gamine.
- KARL : Tu n'as plus que moi. Mets toi ça dans le crâne.
- RUTH : Tu vois Karl, je n'en peux vraiment plus.

KARL : Prends un kleenex

RUTH : N'aie pas peur. Je suis calme. Je ne t'embêterai plus.

KARL : Va te faire foutre.

(Karl siffle)

RUTH : C'est nécessaire, ça ?

KARL : Je l'ai dans la tête depuis la dernière fête de l'entreprise.

RUTH : Je le sais ce que tu as dans la tête.

KARL : Oui, c'était une belle fête.

RUTH : Parce que Weber m'a tripotée sans arrêt

KARL : C'était pour plaisanter.

RUTH : La plaisanterie a des limites.

(Karl touche Ruth)

RUTH : Arrête s'il te plaît.

KARL : Il n'y a personne.

RUTH : Et l'hélicoptère ?

KARL : Dès qu'on s'amuse un peu, ça te gêne, et moi, pauvre con, j'ai cru que l'on pourrait être heureux avec une bonne femme pareille.

RUTH : Ça ne dépend que de toi.

KARL : Tu sais, Ruth, Manuela, elle aussi, elle a eu la vie triste avec toi.

RUTH : Ton Elfschen adorée n'envoie sûrement pas sa fille à l'école de ballet.

KARL : Une véritable torture pour les gosses.

RUTH : Si on commence à parler de torture...

KARL : Ah ! oui. Et quand elle a barbouillé le mur.  
Fallait bien qu'elle joue.

On enferme pas quelqu'un dans la cave pour ça.

RUTH : Et qui l'a frappée si fort qu'elle saignait du nez ? Qui lui a écrasé la tête.

KARL : Elle avait claqué la porte comme une folle.

RUTH : Tu sais très bien que c'était le vent.

KARL : L'Erreur est humaine.

Par contre, toi, tu l'as pas amené chez l'occuliste.

RUTH : Pourquoi toujours moi.

KARL : L'occuliste c'est l'affaire des femmes. Il faut une bonne vue quand la mer est agitée.

RUTH : S'il te plaît.

KARL : Oui, Ruth, c'est comme ça qu'on détruit ceux qu'on aime.

RUTH : Tu t'es trompé d'adresse.

KARL : Il doit y avoir un coupable ! je m'en vais.

RUTH : Où tu vas ?

KARL : Je ne sais pas.

Dans l'eau.

Je vais aller nager encore un peu.

RUTH : Ça ne sert à rien.

KARL : Je n'en peux plus de rester ici.

(Karl sort)

RUTH : Seigneur aidez notre Manu. Seigneur aidez notre Manu. Aidez notre Manu, Seigneur, s'il te plaît. Seigneur, aide notre Manu. S'il te plaît Seigneur.

Je...

Je l'ai porté dans mes entrailles. Enfantée dans la douleur.  
Allaitée de mes seins.

Mon Dieu pourquoi est-ce que je n'ai pas de peine.

(Karl apparaît)

KARL : Bienheureux les persécutés, hein ?

Arrête d'espérer. Elle est partie pour de bon et tu dois dire "Manuela".

RUTH : Pourquoi ?

KARL : Pour qu'il sache de qui on parle et qu'il ne se trompe pas.

RUTH : Dieu ne se trompe pas.

KARL : Alors pourquoi il a laissé crever une petite fille de huit ans ?  
Il faudrait prendre les fringues de la même et l'étouffer avec.

- RUTH : Karl, c'est un blasphème.
- KARL : Les prières ça ne sert à rien.
- RUTH : Alors toi, tu crois en quoi ?
- KARL : A tes fesses.
- RUTH : Karl.
- KARL : Des bêtes. C'est tout.
- RUTH : Tu veux un peu de salade.
- KARL : Salade de pommes de terre.
- RUTH : Avec des saucisses.
- KARL : Avec des saucisses. La chair de ma chair se fait bouffer par les poissons et moi, je devrais me bourrer de salade de pommes de terre
- RUTH : Le petit déjeuner est loin.
- KARL : Pas question de salade de pommes de terre avant.
- RUTH : Avant quoi ?  
Quoi Karl ?
- KARL : L'arrivée de la dépouille mortelle.
- RUTH : De la dépouille mortelle.
- KARL : Ca suffit maintenant.
- RUTH : Il me semblait qu'en matière de deuil tout était fini pour toi.
- KARL : Ca suffit maintenant Ruth.
- RUTH : Je regardais seulement ta liste de dépenses, là.  
Le cercueil revient moins cher que ce que tu as marqué là.  
Manu a juste besoin d'un petit cercueil. Et les frais du transport tu peux les déduire des impôts.
- KARL : Ruth, c'est uniquement pour ta cure.
- RUTH : Ça, ça c'est le premier versement pour une 405.
- KARL : Ruth, on a tous des moments de faiblesse. Moi aussi. Moi aussi, je fléchis de temps en temps. Mais la vie continue.
- RUTH : Ah Karli, comment te prendre au sérieux ?
- KARL : Bien sûr que la vie continue. Et comment. Passe-moi le déjeuner.
- RUTH : Prends le toi-même.

- KARL : Salade de pommes de terre finalement.
- RUTH : Karl, qu'est-ce que tu as fait avec le petit ruban ?
- KARL : Quel ruban ?
- RUTH : Celui de sa robe
- KARL : Je l'ai mis dans ma poche.
- RUTH : Pourquoi ?  
Hein, Karl, Pourquoi ?
- KARL : Ils cherchent toujours là-haut. Fais leur signe. Regarde l'homme-grenouille répond.
- RUTH : Pourquoi as-tu mis le ruban dans ta poche ?
- KARL : Pour la 405. Dans une voiture ça porte bonheur.
- RUTH : La 405 que tu ne veux pas acheter.
- KARL : Il reste encore de la salade.
- RUTH : La sienne.
- KARL : Donne.  
Je me demande si on souffre longtemps.
- RUTH : Moi oui.
- KARL : En se noyant.
- RUTH : Tu as de drôle de chose dans la tête.
- KARL : La pensée c'est libre d'impôts.  
J'imagine qu'on perd rapidement connaissance.  
Le petit qui s'est enfoncé dans la glace, tu sais ce qu'il a vu en mourrant, Ruth ? Hein ? Quelque chose de très beau.  
Allez devine.  
Bon. Tu pourras pas le trouver.  
Il a vu...  
Il a vu... des poissons. Et des pierres de toutes les couleurs.  
Et un grand homme noir est arrivé.  
Je raconte seulement ce qu'il a dit.
- RUTH : Tu vas manger la salade de la petite.
- KARL : Elle n'en bouffe plus maintenant.  
Tu la fais toujours passer pour un ange la petite. Manu n'était pas si innocente que ça. Dieu punit les petits pêcheurs en premier.

- RUTH : Mais qu'est-ce qu'elle a pu commettre comme péché ?
- KARL : Elle arrachait les pattes des sauterelles, l'une après l'autre.  
Et puis elle les brûlait avec une allumette.  
Dès qu'on revient je fais un diplôme de chef d'atelier.
- RUTH : Jusqu'à ce que tu abandonnes. Minable.
- KARL : Ne me dis plus jamais ça.
- (Ruth regarde au loin)
- RUTH : Ils partent en randonnée.  
Karl, les enfants, ils partent en randonnée.
- KARL : Je sais Ruth. Comme ça les adultes peuvent s'amuser. Tous des batards. Tous des batards vous autres.  
Qu'est-ce que tu as mis là-dedans ?
- RUTH : Des cornichons, des oeufs, de la mayonnaise. Pourquoi ?
- KARL : Trop acide. Quasiment pas mangeable.
- RUTH : Les cornichons c'est acide. C'est comme ça.
- KARL : Acide oui. Mais pas autant.
- RUTH : Ca peut arriver.
- KARL : Pas tant que ça.
- RUTH : Karl, tu es vraiment bizarre. D'abord tu avales tout et puis tout d'un coup ce n'est plus à ton goût.
- KARL : Si ce n'est plus à mon goût, ce n'est plus à mon goût. C'est tout.  
Il n'y a que du vinaigre là-dedans.
- RUTH : Karl.
- KARL : Que du vinaigre.
- RUTH : Tu en fais une tête.
- KARL : Pour la petite en plus. Mauvaise mère.
- RUTH : Je ne suis pas sourde.
- KARL : Sale mère ! Sale mère ! Sale mère ! Sale mère !  
Avec de l'eau dans les poumons on s'essouffle vite.
- RUTH : Karl je voudrais m'enfoncer dans la terre maintenant.
- KARL : Encore une de tes idées stupides.
- RUTH : C'était une couche de glace très fine.

KARL : Faut pas croire ce qu'il y a dans les journaux. Viens.

RUTH : Pourquoi ?

KARL : On va pas rester planté comme ça.

RUTH : Karl qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

KARL : Weber et ses dictons.

"Après manger il faut fumer ou bien... (il parle à l'oreille de Ruth)"

## SCENE 5

RUTH : Karl ?...Karl ?...Ecoute-moi, Karl !  
Mon Dieu, comment peux-tu dormir dans un moment pareil ?  
Karl, Karl, Karl !

KARL : Quoi ?... Ruth, qu'est-ce qu'il y a ?

RUTH : C'est fini.

KARL : Quoi ?

RUTH : Notre enfant arrive.

KARL : Notre enfant ?

RUTH : Oui. Manu.

KARL : Manu. Qu'est-ce qu'elle a Manu ?

RUTH : Elle est morte.

KARL : Morte ?

RUTH : Noyée.

KARL : Ne dis pas de bêtise.  
Ah oui... c'est vrai... et alors.

RUTH : Il y a quelque chose qui flotte là-bas.

KARL : Où ?

RUTH : Là-bas... à droite... on dirait... une tête d'enfant !  
Vas-y.

KARL : C'est peut-être tout à fait autre chose.

RUTH : Bien sûr que c'est peut-être autre chose

- KARL : Calme-toi. Laisse-la venir.
- RUTH : Mon Dieu, si seulement je savais nager.
- KARL : Aucune chance avec un courant pareil.  
Les tempêtes d'automne arrivent.
- RUTH : Personne ne prend ses vacances au mois de septembre.  
Ça faisait des semaines que votre liste de vacances était au tableau. Pourquoi attendre si longtemps pour s'inscrire ?  
Parce que septembre, ça fait bonne impression.  
Sur les messieurs de la direction. Tous les autres veulent partir en été.
- KARL : On peut très bien se noyer au milieu de l'été.
- RUTH : Se noyer dans une mer calme.
- KARL : Essaie donc de te noyer sur une montagne, toi.
- RUTH : Es-tu toujours obligé d'être aussi bas ?
- KARL : Moi, je voulais y aller, mais toi, il te fallait la mer.
- RUTH : Tu sais que l'air de la montagne ne me réussit pas.
- KARL : Là-bas on aurait pu être heureux. On aurait pu s'envoyer la main d'un pic de montagne à l'autre. Et qu'est-ce qu'on vient foutre ici à la plage, Ruth ? On vient perdre notre bonheur.
- RUTH : Tu sais ce que c'est, toi, le bonheur ?
- KARL : C'est prévu par la loi.
- RUTH : Prévu par la loi.
- KARL : Prime de Noël, allocations familiales, congés payés, etc...
- RUTH : Belle idée du bonheur. Pas étonnant avec la famille que tu as.
- KARL : Laisse ma famille tranquille. J'étais heureux avant. Tous les soirs.  
Régulier.
- RUTH : Tous les soirs pêtés, tu veux dire.
- KARL : Mais heureux. Jusqu'à ce que tu arrives avec ton gros bide.  
Une seule nuit de connerie et tu m'as mis dans la merde.
- RUTH : Tu n'aimes pas Manuela.
- KARL : Reste à savoir qui l'aime le plus.



- RUTH : Alors ce n'est pas toi qui m'as presque violée dans la volkswagen ?
- KARL : J'ai eu la volkswagen en 80, seulement.
- RUTH : Alors c'était sur la moto.
- KARL : Manu c'était un chantage. Tu n'avais que le mariage en tête.  
On aurait mieux fait de s'en débarrasser.
- RUTH : J'ai essayé. Qu'est-ce que je n'ai pas fait. Je les ai suppliés de le faire. Rien. Ils ont juste secoué la tête et marmonné quelque chose à propos de la protection d'une vie innocente. Alors que c'est juste un peu de morve. Accouchez d'abord après on verra. On verra quoi ? Quoi ? On ferait mieux de se couper les veines tout de suite. Finalement j'en étais au cinquième mois. On y pouvait plus rien.
- KARL : Tu ne m'as jamais rien dit.
- RUTH : Tu n'aurais plus voulu de moi.
- KARL : Où sont les kleenex ?
- RUTH : Là.
- KARL : Essuie donc tes larmes.
- RUTH : Karl, elle n'a rien eu dans sa vie.
- KARL : Mais si.
- RUTH : Quoi donc.
- KARL : Ton espèce d'école de ballet.
- RUTH : Et toi, qu'est-ce que tu lui as donné, Karl ?
- KARL : Quoi ?
- RUTH : Qu'est-ce que tu lui as donné ?
- KARL : Ruth, je ne suis rien.
- RUTH : Pardon ?
- KARL : Je ne suis rien.
- RUTH : Je n'ai jamais rêvé d'épouser un ouvrier.  
Maintenant, vas-y, nage.  
Va chercher notre tout petit, tout de suite.

KARL : Facile à dire, où ça ?

RUTH : Prends ton temps. Je vais rester ici. Même s'il pleut des clous. Fais attention avec ta main en l'attrapant. Tu écorches tout. Manu a la peau fragile, comme moi.

(Karl y va) (RUTH : Le pépé et la mémé... Assis sur le canapé...)

RUTH : Karl.  
Tu n'es même pas allé à l'eau.

KARL : Comme si je ne le savais pas.

RUTH : Ton maillot est tout sec.

KARL : Qu'est-ce que je peux faire avec ma main.

RUTH : Lâche, lâche ! Mon mari est un lâche.

KARL : Et alors ?

RUTH : C'est une calamité d'avoir un père comme toi.

KARL : Pourquoi tu restes là comme ça ?

RUTH : Comment ?

KARL : C'est drôlement pervers.

RUTH : On a le droit de rester où l'on veut.

KARL : Mais tu as une idée derrière la tête.

RUTH : Tu es complètement fou.

KARL : Je vois ce que je vois.

RUTH : Ne me touche pas !

KARL : Tu es bien chaude, toi.

RUTH : Lâche-moi.  
Karli tu penses à ça.

KARL : Pas seulement. Je t'assure.

RUTH : Seulement à ça.

KARL : Non, je te le jure ! Je te le dirais, non ?

RUTH : S'il n'y a pas de sentiments, rien ne m'arrive.  
Quelque part là-bas elle dérive.

KARL : Aucune trace de grossesse sur ton ventre.

RUTH : Gonflée comme un ballon.

- KARL : Une silhouette.
- RUTH : Muette, froide, blanche.
- KARL : Tu racontes encore des histoires.
- RUTH : Et son petit visage qui flotte là-bas, écrasé par les vagues.  
Non, je ne les laisserai pas m'enlever mon enfant.  
Même morte elle se fait battre.
- KARL : Comment ça "même morte"
- RUTH : Regarde.
- KARL : Comment ça "même morte" Ruth.  
"Même morte". Tu as dit "même morte elle se fait battre".  
Tu penses à moi.
- RUTH : Je pense aux vagues. Regarde !
- KARL : Un bateau de pêche..Et alors ?
- RUTH : Karl, il va l'écraser. Crie ! Mais crie ! Mais crie donc !
- KARL : Il est beaucoup trop loin. Et quoi ? Qu'est-ce que je dois crier ?
- RUTH : Oh ! Oh ! Avez-vous vu un corps ? Une petite fille. Huit ans.
- KARL : Et tu crois qu'ils regardent par ici.
- RUTH : Je m'en fous : crie !
- KARL : Trop tard. Malheureusement.
- RUTH : Crie, Karl, crie ! Il faut que tu crie.  
Mon Dieu , quelle sorte d'homme es-tu ?
- KARL : Je suis tout à fait normal.
- RUTH : Crie, Karl. Ca va me reprendre, d'une seconde à l'autre.
- KARL : Oh ! Oh !  
Avez-vous vu un corps...  
Un cadavre...  
Son portrait tout craché...  
Huit ans à peine...  
Manu... Manu...
- RUTH : Mon mari chiale... c'est triste, Karl, très.
- KARL : J'ai besoin de toi.  
Aide-moi.

RUTH : Pourquoi ?

KARL : Notre tout petit.

RUTH : Sans elle, je serais encore comme avant.

KARL : Quoi ?

RUTH : Mes nerfs seraient encore intacts.

KARL : Tu vas l'avoir ta cure, je te le promets.  
S'il te plait. Laisse-moi me blottir un peu.  
Était fragile, Ruth, était tellement douce.

RUTH : Ne me touche pas comme ça.

KARL : Je voudrais te faire un cadeau.

RUTH : Tu veux m'acheter ?

KARL : Seulement parce que les prières ne servent à rien.  
Les chaussures rouges de chez Roland. Avec les talons hauts.  
Celles que tu as toujours voulu.  
Tu veux porter le deuil à tout jamais.  
En supplément un manteau pour l'hiver.

RUTH : Pourquoi parler de ça maintenant ?

KARL : Tu n'es pas contre en principe alors ?  
Avec un col de fourrure si tu veux.

RUTH : Depuis quand tu peux chier l'argent Karl ?

KARL : 1100 marks nets

RUTH : 1100

KARL : Heures supplémentaires.

RUTH : Et c'est comme ça que tu es épuisé. Qu'est-ce qui me reste de  
toi après.

KARL : Alors.

RUTH : Tu as entendu ?

KARL : Quoi ?

RUTH : Un cri d'enfant.

KARL : Tu es folle.

(Ils pleurent tous les deux)

RUTH : *Et si l'hélicoptère revient ?*

KARL : *Ils peuvent aller jouer ailleurs.*

RUTH : *Ca te coûtera une paire de souliers en plus, pour le risque.*

KARL : *Tu peux vraiment ruiner un homme.*

## SCENE 6

RUTH : *Il commence à faire sombre.*

KARL : *Oui, il commence à faire sombre.*

RUTH : *Et maintenant ?*

KARL : *Aucune idée.*

RUTH : *La mer.*

KARL : *Aaah oui.*

RUTH : *Ca me rend toujours un peu triste.*

KARL : *Elle avait quelque chose de si gentil.*

RUTH : *Je parle de la mer en tant que telle.*

KARL : *Ah oui ?*

RUTH : *J'ai le sentiment que ça gronde. Comme ça. Toujours et toujours.*

KARL : *Voilà des nouvelles.*

RUTH : *Ma consolation.*

KARL : *Belle consolation.*

RUTH : *On le sent ou on ne le sent pas.*

KARL : *Fumiste, va.*

*(Karl s'habille)*

RUTH : *Qu'est-ce qu'il y a ?*

KARL : *Le vent froid aussi. Il souffle depuis toujours.*

RUTH : *Tiens, voilà quelqu'un qui veut se larguer.*

KARL : *Je voudrais ravoïr ma vie à moi, enfin.*

RUTH : *Ah, Karli.*

KARL : Arrête avec tes "Karlis". Tu finis par être un vrai obstacle.

RUTH : Exprime-toi plus clairement.

KARL : Mais c'est vrai, ça.

Les Webers font leur chemin beaucoup plus vite que nous.

Leur Renault 25 est quasiment payée. Chez nous ça dure et ça dure. Regarde la 405 et le contrat épargne-logement. Mais Elfchen met la main à la pâte. Pas comme ma femme. Le deuil, toujours le deuil.

RUTH : Mais vas-y, cherche-toi une comme Elfchen. Une qui est un peu naïve. Puisque maintenant tu peux te sentir tout à fait indépendant. Surtout de Manu.

KARL : Ecoute-la, avec ses cinq cents nets.

RUTH : J'ai encore des chances avec d'autres. Qui ont bien plus de fric sur leur compte en banque.

KARL : Les turcs des poubelles, hein ? Tu veux vendre des brochettes à Istanbul ?

RUTH : Il est dentiste.

KARL : Est-ce qu'il fait de beaux trous ?

RUTH : Oui. Et avec des mains très belles.

Il a quelque chose de chaud, d'humain.

KARL : Moi aussi, j'ai quelque chose de chaud. Et je suis un homme. Tu aurais pu t'éviter le déplacement.

RUTH : J'y suis allée avec Manu. A cause de toutes ces sucreries que lui donnait sa grand-mère. Ses dents étaient déjà toutes noires. Ah toi, il faut que tu traînes toujours tout dans la boue.

KARL : Des bobards !... Je ne le savais pas.

Tu te souviens quand la môme avait six ans.

RUTH : Non !

KARL : Pourquoi tu ne te souviens plus ?

RUTH : Tu es si froid. Je te hais.

KARL : Ah ça, je ne suis pas prêt à l'encaisser, rends-moi ton alliance.

RUTH : Pas question.

KARL : J'ai payé pour les deux.

(de la gauche les enfants viennent en chantant)

RUTH : Ils reviennent de leur excursion. Karl, ils reviennent de leur excursion.

KARL : C'est à moi. C'est ma propriété.

RUTH : Tu as fait attention tout à l'heure ?

KARL : Vraiment Ruth, tu es la dernière des connasses. Me poser des questions de cul à un moment pareil.

RUTH : Donc tu n'as pas fait attention.

KARL : Secret d'entreprise.

RUTH : Karl.

KARL : Et si je n'ai pas fait attention ?

RUTH : Ce serait grave.

KARL : Ne dis pas de conneries.

Toujours me flanquer dans la merde. Toujours la même merde. Se faire chier toujours et toujours. Jamais je ne profite de la vie ! j'aimerais enfin avoir ma liberté.

RUTH : Eh bien Karl. Qu'est-ce que tu attends ? Tu m'as frappée seulement deux fois aujourd'hui. Qu'est-ce que tu attends ? Moi aussi, je l'ai aimée.

KARL : Le manteau et les souliers, tu peux faire une croix dessus.

RUTH : Mais...

KARL : Puisque tu en as eu, de l'amour.

RUTH : Ben...

KARL : Ramasse tes affaires. On s'en va.

(Ruth part la première)

RUTH : Allez, viens.

KARL : Est-ce qu'on n'a rien oublié ? C'est des valeurs tout ça.

RUTH : Des valeurs.

(Une mouette)

RUTH : *Moi aussi, j'aimerais bien avoir des ailes. Etre légère,  
sans pesanteur.*

*(Ruth fait le geste de voler)*

KARL : *Oiseau de mort !*

*Parfois la vérité est dure à supporter. Tiens, voilà les kleenex.*

RUTH : *Pour faire quoi ?*

FIN